

MISES EN VOIX

Je travaille depuis 4 ans pour l'opération autour des écrits autobiographiques. Je suis chargée d'organiser et d'animer la journée de restitution des travaux. Mais surtout, j'interviens dans les classes pour donner des pistes pour la mise en voix des textes. Ces séances durent en général deux heures et, bien que ce temps soit insuffisant, elles me donnent l'occasion de donner aux élèves un petit aperçu de ce que peut-être une lecture à haute voix.

En arrivant dans la classe, j'entends souvent les professeurs me dire qu'il vaut mieux éviter de solliciter certains élèves en difficulté ou des jeunes étrangers qui ont du mal à lire. Alors je commence la séance en demandant à un élève volontaire de passer devant et de lire son texte. Celui-ci s'applique, comme on le lui a appris depuis l'enfance, à ne pas buter sur les mots et à garder une cadence rapide. « C'est bien », je dis, « mais une chose est de lire pour soi, une autre est de donner à entendre un texte à un public », petit ou grand. Quelques jeux viennent illustrer les effets agréables ou désastreux qu'entraînent différentes façons de donner. L'ambiance dans la classe se détend, on rit et je peux alors leur parler de la nécessité pour le public de voir "les images" que le texte véhicule. Ils sont souvent étonnés par cette affirmation. La plupart n'ont pas conscience que leurs écrits ont cette capacité de rejoindre l'imaginaire des ceux qui écoutent. Qu'en prononçant ces mots, ils confient quelque chose d'eux-mêmes.

Petit à petit, je leur demande de "puiser" une petite partie du texte, de lever les yeux, de s'adresser à un de leurs camarades (ce qui entraîne bien sûr beaucoup de fous-rires), de ne pas précipiter les choses, de laisser le temps aux images de l'écriture de se dessiner, et d'entendre ce que leurs mots disent. Quand un élève bute sur un mot difficile ou a du mal à l'articuler, je lui demande d'essayer de "mordre dedans", d'exagérer son articulation, de ne pas l'escamoter, mais au contraire, de s'appuyer dessus. Tout le monde s'essaye à son tour avec plus ou moins de rigueur, de ténacité, d'envie.

Ce que je leur apprend n'a rien de spectaculaire. C'est juste une attention où la question du don est essentielle. Cela engage le corps autant que la voix et cela demande de prendre en compte l'autre qui reçoit. J'aime voir les plus timides oser prendre la parole et partager ce qu'ils ont écrit. J'aime voir les visages s'éclairer et prendre conscience qu'ils tiennent leur public, qu'ils peuvent « y arriver » contrairement à ce qu'ils ont tendance à dire. J'aime surtout leur étonnement lorsque cette voix, qu'ils croyaient faible et plate, se relève, se déploie et rend leurs écrits vivants.

Dilia Gavarrete-Lhardit

